

LES OPPORTUNISTES... À VERSAILLES ⁽¹⁾ ...

Dès le lendemain de la proclamation de la Commune la chasse aux emplois avait commencé.

Une foule d'amis... parfaitement inconnus, et d'autres trop connus venaient alors nous offrir leurs dévouements... moyennant appointements.

Parmi les trop connus, figuraient entre autres l'illustre Jules Mahias, toujours disposé à émarger à titre de secrétaire-général de l'Hôtel-de-Ville, si nous avions voulu le maintenir à ce poste.

Puis le célèbre Charles Limousin, autre transfuge de l'Internationale, l'ex-décrotteur des Molinari et autres économistes de même farine, maintenant tout prêt à mettre sa science, au service de la Commune.

On éconduit Mahias qui, après tout, n'est qu'un simple fumiste, mais on chasse maître Charles Limousin avec le sans façon que comporte son impudence.

Puis on se débarrasse d'une foule d'autres jolis messieurs, tout prêts à grignoter le budget de la sociale, comme ils mordaient à celui de l'Empire, s'inquiétant plus de la succulence du gâteau que de sa forme et de sa couleur.

Bon nombre de ces solliciteurs avaient déjà senti refroidir leur zèle communard devant le maigre festin que la Commune avait décidé de leur offrir: six mille francs - sans cumul pour les emplois publics les plus importants!

Cela leur avait donné à réfléchir. Beaucoup avaient fait la petite bouche devant des offres si peu séduisantes.

Mais dès les premiers coups de canons échangés entre Versailles et la Commune ce fut une envolée générale, et quantité de ceux qui, faute de grives, s'étaient pourtant décidés à manger nos merles, disparurent de leurs bureaux avec un entrain des plus remarquables.

La peur même les rendit généreux à ce point qu'ils en oublièrent de toucher les quelques journées de travail qui leur étaient dues.

On pourvut très facilement d'ailleurs à leur remplacement et la besogne ne s'en fit que mieux.

Mais il est une chose qui m'étonne et m'inquiète même souvent: la domesticité de tous les ministères est restée presque entière à son poste.

Comme il est à supposer que ce n'est point par amour de la Commune, il est évident que c'est par ordre de Versailles et sans doute à titre de mouchards. Je ne comprends pas qu'on les conserve. A moins qu'il soit plus difficile de les remplacer que leurs maîtres.

Ils doivent bien rire un peu - et même beaucoup - de notre condescendance à leur égard.

Avrial, Longevin, Vallès, Edouard Roullier et moi, nous sommes rencontrés aujourd'hui à l'École

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

centrale, rue de Thorigny, avec plusieurs membres de l'*Union républicaine*, qui nous avaient convoqués pour tâcher de s'entendre sur les moyens, disaient-ils, de mettre fin à la guerre civile.

Nous avons trouvé là les citoyens Loiseau-Pinson, notre ex-collègue démissionnaire; Corbon, l'ancien vice-président de l'Assemblée Constituante en 1848; Bonvallet, l'ex-maire du IIIème arrondissement; Jobbé-Duval, un ancien camarade du *Cercle de Thalés Bernard*, rue du Bac; Stupuy, le poète positiviste, que je rencontrais autrefois chez mon ami le musicien de la rue de Douai, et Lockroy, du *Rappel*.

A notre avis, il n'y a d'autre moyen pour arriver au but que se proposent les membres de l'Union que de se déclarer nettement, eux et leurs amis, en faveur de la révolution communaliste.

Les républicains sincères se prononçant franchement contre Versailles, il est possible qu'alors Thiers et consorts s'arrêtent dans la voie où ils se sont engagés.

Mais tant que ces républicains demeureront expectants, le petit homme de la rue St-Georges les roulera jusqu'au jour où, la Commune vaincue, il pourra les museler à leur tour.

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner de telles choses.

Il fut donc convenu avec ces braves radicaux, ou prétendus tels, qu'une sommation serait faite par eux, à leurs amis de Versailles, et que, faute d'être suivie d'effet, ils adhéreraient décidément à la Commune.

Mais quelques heures de réflexion ont suffi pour les refroidir.

Ils continueront de gémir sur «*nos discordes civiles*». C'est moins compromettant. Et puis, plus tard, qui sait s'il n'y aura pas à glaner sur le champ de bataille?

Comme Thiers les connaît bien tous, ces braves bourgeois!

Quelques députés de la Seine, voyant qu'on ne s'occupait plus d'eux, ont aussi éprouvé le besoin de se rappeler au souvenir de leurs électeurs - qu'ils ont carrément lâchés pour conserver leurs sièges à Versailles.

Dans une filandreuse et des plus jésuitiques proclamation, ces pitres pleurards affirment «*qu'ils souffrent d'une façon poignante de l'effusion du sang français et des souffrances de Paris*».

Ils affirment aux parisiens que «*pas un membre de la majorité à l'assemblée de Versailles, n'a encore mis ouvertement en question le principe républicain. Qu'ainsi la guerre civile pourrait faire croire l'existence de la République incompatible avec le respect des lois*».

Pour eux «*leur ligne est toute tracée*». Ils ne se «*décourageront pas. Ils resteront à leur poste, jusqu'à l'épuisement de leurs forces, pour y défendre la République en cas de danger, mais avec les seules armes vraiment efficaces: la discussion libre et la raison!!!*».

Peut-être pourrait-on croire que cette bouffonnerie littéraire, digne d'inspirer Offenbach ou Hervé, est signée Hyacinthe, Ravel, Lassouche et Grassot; ces maîtres farceurs du Palais-Royal.

Non.

Elle est bel et bien signée Louis Blanc, Henri Brisson, Edmond Adam, E. Farcy, A. Peyrat, Edgar Quinet, Langlois et Dorian.

Que l'austère Peyrat, l'agent des tripoteurs financiers du *Comptoir d'Escompte*; que de piètres sires comme Tirard et Farcy; que des roublards comme Brisson, Langlois et Dorian aient signé cette platitude suant la canaillerie cela n'est pas pour étonner.

Mais qu'un Louis Blanc, un Quinet, un Edmond Adam, lâchant pour la seconde fois, comme en juin 1848, leurs convictions républicaines, aient cru pouvoir étayer ce monument de crétinisme et de lâcheté, sans respect pour leur propre dignité, c'est le comble de la honte.

Les Tolain et les Greppo, ces renégats de la révolution sociale, ont eu la pudeur... ou l'adresse de n'y point apposer leur signature.

Qu'ils aillent ces lâcheurs, ces faux penseurs, ces faux socialistes, ces exploiters de la République, qu'ils aillent lécher les bottes de Thiers, cent fois moins misérable qu'eux tous. Lui, du moins, n'a jamais trahi le peuple qu'il méprise.

Qu'ils aillent se traîner aux basques de cet affreux gnome qui, plus que jamais, leur fera sentir son dédain.

Ce sera le digne châtiment de leur hypocrisie.

Il faut avouer que la Commune possède un délégué à la guerre d'un grand calme et d'une remarquable puissance de sommeil.

Mâtin, quel dormeur!

Gustave LEFRANÇAIS.
